

t à nouveau



l'experte « L'exploitation de nos forêts est mieux gérée même si des choses échappent au contrôle »

ENTRETIEN

F.DE

Au sein du ministère sénégalais de l'Environnement, du Développement durable et de la Transition écologique, Boury Diouf est chargée de programme à la division gestion des littoraux et cheffe de la direction du changement climatique, de la transition écologique et des financements verts. La santé de la mangrove, elle la suit depuis de nombreuses années.

Vu de Belgique, l'impression est que le Sénégal souffre d'une déforestation surtout liée à la disparition de la mangrove. Or, c'est faux. Qu'en est-il exactement ?

La déforestation de la mangrove était liée à la sécheresse des années 60 qui nous a fait perdre beaucoup de forêts et de biodiversité. Depuis une dizaine d'années, la population est très active sur le terrain pour reboiser et restaurer cette biodiversité. Aujourd'hui, on est sur la bonne voie. De nombreux hectares de mangrove ont été reboisés et restaurés, naturellement ou de manière assistée. Ça dépend des zones et des milieux. Ça commence à faire revenir de la biodiversité perdue, même si certains hectares perdus ne pourront pas être régénérés. Le frein provient notamment du changement climatique qui a modifié les sols à cause de l'ensablement lié à la montée des eaux.

Depuis que la mangrove est restaurée, quels sont concrètement les bienfaits

constatés ?

On remarque une régénération ou un retour des espèces halieutiques et aussi de la flore ainsi qu'un retour à la riziculture et au maraîchage puisque cela permet de limiter l'avancée du biseau salé. Les conditions de vie des communautés qui tirent leurs revenus des ressources côtières se sont aussi améliorées. Les mangroves font aussi barrière à l'avancée de la mer et aux fortes houles, et les communautés peuvent y pratiquer l'apiculture et la pêche.

La déforestation a touché la mangrove, mais elle touche aussi les forêts traditionnelles. Là aussi, le reboisement est en cours ?

Une partie de cette perte de forêt est également due à la sécheresse des années 60 mais une autre est moins naturelle, c'est la coupe qui se fait pour collecter du bois de chauffe ou pour fabriquer des meubles. Néanmoins, il y a un système de régénération qui est géré par le département gouvernemental des Eaux et Forêts et par des organisations qui reboisent. Nous avons aussi créé des aires protégées communautaires. Ce

sont des forêts traditionnelles qui sont préservées et protégées. Ce statut permet à la population de régénérer la forêt tout en l'exploitant. L'exploitation de nos forêts est donc mieux gérée aujourd'hui, même si parfois des choses échappent au contrôle et que, dans l'ensemble, nous avons perdu une partie de nos espaces verts.



Les conditions de vie des communautés qui tirent leurs revenus des ressources côtières se sont améliorées

”

Attendez-vous encore quelque chose d'événements comme la COP ou de la communauté internationale en général ?

Oui, bien sûr. On ne peut pas tout faire tout seul car nous sommes un pays en développement. Par ailleurs, nos Etats ne sont pas outillés techniquement et financièrement pour lutter seuls. Personnellement, je suis active dans la gestion des zones côtières. Je sais donc que construire des ouvrages de protection coûte très cher. Souvent, face aux nombreuses zones vulnérables, l'Etat doit procéder à des arbitrages et prioriser les zones dans lesquelles il va intervenir. Il doit

choisir quelle partie de sa population il va protéger. C'est compliqué et lourd. Il nous faut donc des partenaires.



lions de m³ de bois sont prélevés par an pour les besoins énergétiques. En conséquence, depuis les années 60, la superficie des forêts a diminué de 42 %.

Du charbon de paille

« En remplaçant le charbon de bois, on valorise de la paille qui n'était pas utilisée et qui provoquait des feux de brousse », poursuit le directeur de Nebeday. « Puisqu'il faut cinq kilos de bois pour faire un kilo de charbon, on coupe moins d'arbres, dans la mangrove et dans la forêt classique, et on améliore la biodiversité. Comme le charbon de paille se consume beaucoup moins vite, on émet aussi moins de gaz à effet de serre. Reste que le processus de fabrication de charbon de paille est plus long, ce qui augmente le prix de vente. Nous sommes en négociation avec le ministère de l'Environnement sénégalais

pour obtenir des subsides. »

Des femmes engagées, on en trouve également au sein du GIE de Toubacouta, dirigé de main de maître par Banna Diouf, passionnée d'apiculture. « Notre première activité a été de reboiser la mangrove mais aussi la forêt dans laquelle nous avons planté des anacardières, des manguiers et des eucalyptus qui attirent les abeilles », explique la mère de famille. Le groupe a ensuite été formé à l'apiculture par Ousmane Touré et ses équipes d'ULB Coopération installées à Mbour. Après cinq mois, il récoltait déjà ses quarante premiers kilos de miel.

« On forme les populations en leur expliquant quelles espèces intéressent les abeilles afin qu'elles les plantent et les entretiennent pour améliorer l'écosystème », explique Ousmane Touré, chargé de projets en gestion des ressources naturelles chez ULB Coopération. « En-

suite, installer des ruches leur permet d'augmenter leurs revenus grâce à la vente du miel. Le potentiel est grand puisque le Sénégal ne satisfait actuellement qu'à 50 % sa consommation de miel. Par ailleurs, la présence des ruches dans les forêts et mangroves dissuade les éventuels voleurs de bois de passer à l'action car les abeilles sénégalaises sont particulièrement agressives. On ne peut d'ailleurs approcher des ruches que de nuit. »

Partiellement reconstituées, les forêts sénégalaises nécessitent donc désormais de l'entretien et de la gestion. Ce travail, les acteurs de terrain s'y attellent au travers de séances d'information et de sensibilisation dans les écoles du pays. Et Ousmane d'espérer que certains de ces jeunes décident à l'avenir d'embrasser la carrière de botanistes pour assurer la pérennité des forêts sénégalaises.

saturés d'eau. »

Reboiser le Sénégal, Nebeday en a fait l'un de ses objectifs principaux. Chaque année, l'association replante plus d'un million d'arbres. Rien que pour cette année, elle en est déjà à 1,130 million. « Même s'il reste des trous, globalement, la mangrove sénégalaise se porte bien », commente Jean Goepp, dont l'association bénéficie de subventions de l'Awac, l'Agence wallonne de l'air et du climat, distribués aux organisations internationales par l'Apefe, l'Agence de coopération de la Fédération Wallonie-Bruxelles et de la Wallonie. « Il faut maintenant former les générations futures pour qu'elles comprennent comment la maintenir en bonne santé et l'utiliser pour améliorer le quotidien de la population. »

Des terres avalées par l'océan

Au Sénégal, mangrove et économie sont intimement liées. « La forêt joue un rôle essentiel pour contrer la montée des eaux et la salinisation des sols qu'elle entraîne », détaille Mame Faty Niang Seydi, cheffe de la division Management côtier au sein du ministère de l'Environnement et de la Transition écologique. « Ce phénomène lié au changement climatique entraîne depuis plusieurs années une disparition de l'agriculture et de la pêche. » En témoigne une grande partie des terres agricoles du village de Ngallou, situé près de la réserve naturelle de Palmarin, qui ont été englouties par l'océan au fil des ans, privant les habitants d'une grande partie de leurs ressources et de leur nourriture.

Pour que la mangrove joue à fond son rôle de protectrice et de nourricière, Ne-

beday a lancé plusieurs projets dans les villages qui bordent le Saloum. A leur tête, des femmes réunies au sein de GIE, les groupements d'intérêt économique. A Joal, où les berges du fleuve ne sont qu'une accumulation de coquillages, c'est la très énergique et charismatique présidente Bintou Somko qui tient les rênes du groupe de 70 femmes. Diversifiées, les affaires sont florissantes. « En accord avec les autorités municipales, nous avons pris possession d'une décharge clandestine que nous avons nettoyée pour nous y installer et pour développer nos activités », explique-t-elle. « Dans un premier temps, nous avons planté de la mangrove dans le *bolong*. Elle est aujourd'hui en quantité suffisante. Certaines d'entre nous ont ensuite suivi une formation en ostréiculture et en conchyliculture. Chaque année, nous récoltons plusieurs milliers de tonnes de coquillages qui se développent au cœur de la mangrove. Nous les écouons notamment dans les restaurants de la région et nous en cuisinons dans le nôtre. Ces revenus bénéficient à toute notre communauté. »

Alors que les derniers convives viennent de quitter les tables du petit restaurant en plein air, les cuisinières terminent la vaisselle. Bintou, elle, tient à présenter l'une des armes qui doit permettre de lutter contre la déforestation du pays : le charbon de paille avec lequel son groupe cuisine. « Le bois et le charbon de bois représentent 84 % de la consommation énergétique des ménages », commente Jean Goepp qui est à l'origine du projet. « Chaque année, un habitant consomme 58 kilos de charbon ou de bois, ce qui fait que plus de 4 mil-